

ACTES SUD

Rentrée
française

2023

“QUELLE QUE SOIT NOTRE DÉFIANCE à l’égard des prétendus « mots-clés » par lesquels les algorithmes voudraient résumer les œuvres littéraires, à l’évidence les auteurs de cette rentrée française ont en commun d’avoir posé d’abord un *territoire* (une île, une colline, une montagne, un maquis, un bidonville, un quartier, un asile) immédiatement soumis à diverses formes de *prédation*, de *violence*, dont le souvenir souvent réveille celui des *amours difficiles*. Le beau titre de Loïc Merle, *Provinces de la nuit*, pourrait symboliser les plus obsédantes de ces rencontres aléatoires entre l’écart (le domaine de la vie privée) et les cercles concentriques de la grande Histoire : ces coups d’éclat meurtriers, ces nuits de terreur (ou de Bataclan) dont on ne pourra plus jamais être quitte, parce qu’elles ont incendié nos mémoires, stigmatisé telle époque de nos vies, ou telle saison de nos sentiments. L’insomniaque personnage de Loïc

Merle ne peut se délivrer de la soirée du 13 novembre 2015. De même, le cataclysme du 11 septembre 2001 pénètre le cosu paquebot fluvial où Mathias Enard (*Désertier*) convoque les paradoxes de l'idéologie et des engagements, en hommage à un nommé Paul Heudeber, mathématicien antifasciste et poète. Yasmine Chami (*Casablanca Circus*) confronte l'ensorcelante douceur de son écriture à l'opiniâtreté prédatrice du pragmatisme économique, aussi bien dans le territoire urbain qu'au sein d'un couple qu'on eût imaginé indestructible. Lyonel Trouillot (*Veilleuse du Calvaire*), par les voix multiples des femmes auxquelles il cède ses prérogatives de narrateur, compose une splendide élégie à la mémoire d'une colline annexée et violentée par les armes et par l'argent. On croirait trouver asile dans les superbes paysages d'estive ariégeois où Clara Arnaud (*Et vous passerez comme des vents fous*) a établi son camp de base, mais la voyageuse et romancière y a partagé la vie des bergers, et fait éprouver comment la réintroduction de l'ours est vécue, voire redoutée, par le pastoralisme. Nul territoire – fût-il insulaire – ne semble échapper aux velléités d'intrusion. Où trouver une terre d'accueil, depuis qu'un nouveau déluge a presque recouvert toute la planète ? Fuyant le rafiote et l'équipage de ses compagnons d'infortune, le héros de Sylvain Coher (*Étraves*)

embarque sa défunte mère sur une chaloupe et part à l'aventure, rapidement poursuivi, à la recherche d'un lieu où l'inhumer.

La violence est partout suggérée, inscrite ou remémorée dans ces fictions à peine écloses. Le superbe conte d'amour et de mort proposé par le primo-romancier Clément Camar-Mercier (*Le Roman de Jeanne et Nathan*) inflige au corps féminin la mise en images de sa soumission – Jeanne est actrice porno – telle une répétition générale du viol « réel » qui des années plus tard l'anéantit. Le viol (du territoire, du corps), la terreur : armes de guerre d'un virilisme haineux, endoctriné, exacerbé. Dans *Déserteur*, le soldat que met en scène Mathias Enard semble fuir avant tout sa propre cruauté, ses propres exactions, tandis que tournent en boucle, dans le salon du paquebot fluvial, les images de l'attentat des Twin Towers. Mais cette journée obsédante ne sera racontée (par Irina, la fille du mathématicien-poète) qu'une vingtaine d'années plus tard, dès lors que la guerre – et c'est peut-être un des codes génétiques de certains de ces livres – s'est abattue sur l'Ukraine en sidérants flashes de missiles et d'actualités – un stroboscope qui inonde d'éclairs les provinces de nos vies pacifiques. De cette expérience témoigne plus que tout, bien sûr, un document, *Le Journal d'Olga et Sasha*, dont Elsa Mignot a recueilli et jumelé les propos quotidiens, exprimés

de l'intérieur et de l'extérieur de l'Ukraine, après que l'invasion a partout réenclenché le carrousel des images terrifiantes et addictives.

En telles circonstances nous revient en mémoire ce qu'écrivait Giono de ces temps de guerre où, disait-il, on réalise soudain que *l'homme n'a jamais rien inventé d'aussi génial que la voûte.*

Sous la voûte des livres, les auteurs de cette rentrée semblent avoir blotti bien des pensées inquiètes. Mais la force des personnages, la puissance des histoires et la beauté de l'écriture métamorphosent leur désarroi. Elles transfigurent leurs refuges en palaces.”

Bertrand Py

Sommaire

Clara Arnaud, <i>Et vous passerez comme des vents fous</i>	9
Clément Camar-Mercier, <i>Le Roman de Jeanne et Nathan</i>	11
Yasmine Chami, <i>Casablanca Circus</i>	13
Sylvain Coher, <i>Étraves</i>	15
Mathias Enard, <i>Désserter</i>	17
Loïc Merle, <i>Provinces de la nuit</i>	19
Lyonel Trouillot, <i>Veilleuse du Calvaire</i>	21

“Solin”

Olga et Sasha Kurovska avec Elisa Mignot, <i>Le Journal d’Olga et Sasha</i>	23
--	----

Clara Arnaud

Et vous passerez comme

des vents fous

roman

“QUELQUES OURS ONT TRAVERSÉ MA VIE. Celui qui détala devant moi un jour d’août 2006, au Kirghizistan. Ceux peuplant les histoires des vieux bergers du Caucase. Ceux d’Ariège, où après des années loin de la France, j’installai mon camp de base dans une vieille maison de pierres en altitude. Et puis ceux de la littérature américaine, des récits de voyage en Sibérie. Leur point commun ? Ils incarnaient le sauvage, radicalement, tout en étant nos doubles.

Alors cette figure, depuis un moment, me hantait. Et puis une question revenait : où est le sauvage ? Moi qui l’avais arpenté durant quinze ans, du Tibet aux replis enforestés d’Amérique centrale, pouvais-je le trouver en France ? Existait-il encore des montagnes qui aient résisté à la domestication ? J’ai voulu écrire et projeter ici un roman de grands espaces, de destins ballottés par la roche et le ciel, de bêtes et d’hommes fondus à leur milieu.

Et ainsi, peut-être, espérais-je, décaler le regard sur la montagne, une montagne qui ne serait plus un graal à conquérir, comme nous la raconte la littérature d'alpinisme, pas un ennemi à vaincre ou un terrain de jeu, non plus un univers bucolique, mais un écosystème complet, une puissance vivante, vibrante, un espace métaphorique, où la liberté se renégocie chaque jour.

Durant trois saisons, depuis les estives des hautes vallées d'Ariège, j'ai coulé mes pas dans ceux des naturalistes suivant la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées, j'ai côtoyé les bergères et les bergers, écrit un roman au tempo des aléas météorologiques et des humeurs que m'inspirait la montagne. J'ai nourri la fiction de chaque minuscule inflexion du réel, réconciliant l'écriture du voyage et celle romanesque.

Je me suis replongée dans les archives, cherchant dans les destins des montreurs d'ours d'Ariège de la fin du XIX^e siècle des échos avec notre époque, tout en tentant de saisir la complexité du retour sur un territoire d'un grand fauve, qui bouleverse les rapports de force et met à mal les fragiles équilibres du pastoralisme. J'ai voulu que, dans ce texte, le politique et le poétique se répondent, raconter une vallée, trois saisons, les pieds ancrés dans le sol, sans renier la dimension mystique de notre rapport aux montagnes, leur caractère transcendantal.”

C. A.

Clément Camar-Mercier

Le Roman de Jeanne et Nathan

premier roman

“DÈS MES PLUS JEUNES ANNÉES, j’en avais l’intention. Ça se présentait sous forme de nouvelles, de plans de romans jamais écrits, de bandes dessinées très violentes, de nombreux films amateurs, de pièces de théâtre. J’étais solitaire, je vivais dans mes fictions. Aujourd’hui, j’ai envie que mes fictions vivent. Je voue un culte absolu à la fiction. Perpétuer ce culte est bien ma plus grande intention.

Pendant tout le collège, ma chambre était transformée en vidéo-club, je n’ai jamais eu de clients. Le cinéma donc : j’y ai consacré une grande partie de mes études et la moitié d’une thèse jamais terminée.

Je me suis aussi intéressé de près à la création théâtrale ; y participant sous de nombreux aspects, c’est devenu mon activité principale. Plus particulièrement la traduction de Shakespeare, auteur auquel je voue une passion. Passion pour l’œuvre-monde, les dialogues, les

ruptures des registres de langue, la précision de l'expression (tout le temps : la tentative du mot juste), l'art de la rupture, le flottement de la chronologie, l'irrévérence et l'incohérence, la pensée noble mêlée aux crasses besognes, la distanciation, la réussite d'un art si exigeant et si populaire à la fois, si universel et si intime, si tragique et si comique, si cruel et si tendre. Tout ça pour dire qu'avec Steven Spielberg, il est ma plus grande source d'inspiration. Voilà pour ce qui est de la forme.

Pour ce qui est du fond : c'est en 2019 que je décide de sauter le pas de l'écriture romanesque. Parce qu'il me semblait autant nécessaire à moi qu'à la société dans laquelle je vis, le thème du roman fut comme une évidence : la mutation contemporaine de la société de consommation vers la société de l'addiction. Rapidement, j'ai trouvé les personnages les plus à même de l'incarner : une actrice pornographique et un universitaire. Puis m'est apparue la métaphore suprême de l'addiction : la drogue. Et, enfin, le remède incomplet : l'amour."

C. C.-M.

Yasmine Chami

Casablanca Circus

roman

“ÉCRIRE CE LIVRE... Son titre m’a accompagnée durant plus de vingt-cinq ans... Dire cette ville monde, Casablanca, ses envers et ses endroits, les lieux où elle déborde les frontières assignées, toujours, celles des colons, celles des nantis, celles des affairistes, et celles des femmes et des hommes de bonne volonté. Casablanca est le personnage principal de ce roman, parce qu’elle y est davantage qu’une ville, elle est une matrice puissante où fermentent et germent toutes celles qu’elle contient, fait advenir ou disparaître dans un mouvement de marées aussi irrésistible que l’océan qui ne la limite pas. Entre le karyane El Bahriyine – ce bidonville accroché en haut de la falaise non loin du mythique phare El Hank où sont installés des familles, fétus de cette humanité vulnérable et fraternelle, en lutte dans une précarité qui organise une reconnaissance des ressources, une lecture du

monde – et le prestigieux quartier d’Anfa, la colline où de luxueuses demeures abritent les ambivalences de Casablancais d’une autre société mais aussi d’une autre ville : ce sont toutes les contradictions de la cité que ce texte explore, entre prédation et solidarité, violence et humanité, avidité et partage.

Dire aussi le retour chez soi d’un couple au sud du monde après des années de formation en Occident, la confrontation inévitable des modèles, l’effritement des illusions, la révélation des contradictions et des schismes à l’aune de la réalité vécue, les lignes de faille qui organisent les constructions du masculin et du féminin. Donner voix à ce qui s’écrit autrement, dans un enchâssement des récits, organiser au cœur du texte la gestation d’une autre perspective à travers les cahiers de grossesse de May.

Casablanca Circus est un chant d’amour à ceux qui résistent car, toujours, à l’horizon des enjeux et des projections, s’impose cette humanité brouillonne et agile, vulnérable et généreuse, vivante, qui est le cœur battant du monde.”

Y. C.

Sylvain Coher

Étraves

roman

“**AU COMMENCEMENT, IL Y A LE DÉLUGE**, pour de vrai. Cette idée m’accompagne depuis longtemps. Enfant, lorsque je naviguais avec mon grand-père, je chérissais le moment où le trait de côte s’effaçait – lorsqu’il n’y avait plus rien autour de nous que la mer à perte de vue.

Bien sûr, l’océan est un lieu hostile où l’on ne fait que passer sans jamais pouvoir vraiment l’habiter. Mais pour les personnages d’*Étraves*, il faut faire avec.

Alors que nous découvrons l’urgence des enjeux climatiques et la menace de la montée des eaux, le cataclysme diluvien retrouve sa force symbolique intacte. En le prenant au pied de la lettre, c’est l’occasion d’imaginer un monde où la nature seule décide de l’avenir des hommes.

Pour modéliser une planète constituée d’eau à 98 %, j’ai dû faire monter le curseur au-delà du raisonnable. « Quant à savoir pourquoi toute

la flotte contenue *dans la terre* s'est retrouvée d'un coup *sur la terre*, ça reste un sacré mystère. »

À partir de ce postulat, j'ai cherché à me représenter ce que deviendraient les peuples, la faune, les vents ou les courants, sur la planète Mer. Très vite, il m'a semblé que les relations entre « terriens » et « marins » seraient problématiques – comment pourrait-il en être autrement ?

L'odyssée de Petit Roux et de sa mère, ballottés d'une embarcation à l'autre, repose entièrement sur ce conflit territorial – la cruelle absence d'un rivage hospitalier.

Il me fallait encore trouver une langue pour porter mon histoire. Une langue composite, simultanément moderne et archaïque. Une langue romanesque faite d'emprunts aux récits maritimes classiques, ponctuée de néologismes, d'un lexique parfois technique ou argotique, sonore et ludique.

Le narrateur d'*Étraves* nous propose un soliloque atemporel, sa parole nous entraîne dans le sillage des navires apatrides. Michel Audiard nous avait prévenus : c'est curieux, chez les marins, ce besoin de faire des phrases...”

S. C.

Mathias Enard

Déserteur

roman

“ J’AVAIS ENTREPRIS L’ÉCRITURE de la biographie fictive du mathématicien est-allemand Paul Heudeber depuis quelque temps lorsque la guerre en Ukraine a envahi mes carnets. Le 24 février 2022, le conflit a frappé de plein fouet mes projets. Le roman que j’envisageais ne pouvait plus être le même. La résurrection du discours – nazis, dénazifier – faisait remonter les années 1940 jusqu’à nous. La Russie assumait son impérialisme. Elle brandissait sa violence comme une fierté. Les couleurs des années 1990 (hiver, sang, feu) teintaient de nouveau l’Europe. Les chars soviétiques T72, ces boîtes plates et vertes que nous avons vues dans les champs de maïs abandonnés de Pannonie tirer sur Vukovar, roulaient vers Odessa, et leurs équipages, ces soldats russes de moins de vingt ans, brûlaient vifs trois par trois, prisonniers de leur blindage, lorsqu’un missile Javelin ouvrait leur tank comme on arrache la tête d’un oisillon avec les

dents. À travers les arbres, on voyait de nouveau les animaux – les cochons, les chiens – errer jusque sur nos écrans, souvent horriblement mutilés, avant d’être achevés d’un coup de baïonnette. Odessa, l’Alexandrie de la mer Noire, allait subir le sort de Sarajevo.

J’ai compris plus ou moins à ce moment-là, alors que mes angoisses et mes cauchemars devenaient de plus en plus pressants, qu’il fallait que je m’enfonce de nouveau dans mon traumatisme de guerre, mes obsessions ; j’ai imaginé un personnage au creux d’une montagne, au bord de la Méditerranée. Il a un fusil à la main, il vient de quitter la guerre, mais il ne suffit pas de la quitter, il faut s’en défaire. Il va errer dans les territoires de son enfance avant de partir vers le nord pour passer la frontière et quitter le pays.

L’histoire de Paul Heudeber, sa fidélité à l’amour et au socialisme, malgré la déportation et la guerre froide, se prolongeait dans celle du déserteur, elle s’y reflétait, et le soldat perdu envoyait ses vibrations désespérées vers Paul Heudeber et sa fille Irina. Tout se projetait, se reflétait dans les lacs autour de Berlin et dans la recherche de l’espérance.”

M. E.

Loïc Merle

Provinces de la nuit

roman

“À LA FAÇON DE CES RARES ÉVÉNEMENTS dont on dit qu’ils bouleversent tout, le cours des choses et notre intimité, les attentats du 13 novembre 2015 m’ont plongé dans une longue, dans une profonde nuit. Nuit de paralysie, nuit effrayante des croyances et convictions, nuit d’errance et de grande magie, également : cette obscurité ne me fut pas seulement un temps, une épreuve à passer, mais aussi un lieu d’entre-deux où pouvaient se rencontrer des apparitions, les fantômes de l’histoire ou de mon propre passé, où les scrupules, le doute multipliaient les voies sans issue ; où, sans autre guide que le besoin des autres et de l’art, le chemin à suivre n’était plus tracé.

J’ai appelé ces contrées intérieures : *provinces de la nuit*.

Les parcourant une nouvelle fois, tentant d’en dessiner les contours pour faire le récit de ma traversée, je me suis aperçu que j’avais été le prisonnier de ce territoire pendant près de

vingt ans. Aussi ai-je fait remonter les débuts de ma nuit à ces instants plus décisifs, de l'amour qui naît et de l'amour qui finit, quand on a vingt ans – ce premier attachement dont l'ombre ou la lumière s'étendent sur toute la vie.

Réa Nuri et Ismaël Tir sont les dépositaires de cette minuscule odyssée : il ne peut s'agir de personnages imaginaires, puisque je les ai vus de mes yeux, lueurs sur la route, marcher à notre rencontre.”

L. M.

Lyonel Trouillot

Veilleuse du Calvaire

roman

“CHOISIR UNE VOIX DE FEMME. Ou des voix de femmes. Ou une voix Des femmes. Comme une sorte d’instance inscrite dans la permanence ou le tracé d’une histoire de souffrances et de résistance, de domination et de libération. Conscience donc d’un devoir de veille qui, dans son expression, tient à la fois du récit et de la harangue, du rappel de ce qui s’est passé, se passe, se passera dans tel lieu (ici, le lieu-dit du Calvaire) et de ce que moi, femme, toi, femme nous en disons, et de ce que nous pouvons en faire. Que faisons-nous de ce qu’on a fait de nous ou de ce qu’on a voulu nous faire ou faire de nous ? Veilleuse donc, comme gardienne de la mémoire, mais d’une mémoire « qui va de l’avant ».

Confronter aussi deux manières de raconter. La reconstitution par qui rapporte des événements qu’il n’a pas lui-même vécus. La parole de qui a vu, vécu, senti, souffert. Creuser l’écart

entre ces deux lieux, sans oublier qu'ils tendent des pièges au lecteur ainsi embarqué et amené à oublier que la construction romanesque est toujours un jeu qui ne se révèle qu'au fil de la lecture.

Rendre aussi hommage au réalisme merveilleux, dialoguer avec cette tradition dans ce qu'elle conserve de vivant en intégrant la perception de la réalité comme élément du réel et en donnant au texte une valeur quasi transformatrice.

Une colline. Comme un microcosme. Son passage de l'état de nature à l'état social. Illustrer la puissance destructrice de telles façons d'habiter et d'imposer les rapports humains. Suivre sur une longue période la conjonction de la domination du puissant et du mâle et la résistance portée par une voix ou un concert de voix féminines. Violence du pouvoir politique, des procédures d'accumulation, des agents et des actes de répression sur les corps, le rêve et, en contre, la solidarité, la gratuité, le métier utile, la liberté de sentir, d'aimer et l'élan poétique, un langage comme un chemin « de mon cœur à d'autres cœurs, de mes montagnes à d'autres montagnes ».

L. T.

Olga et Sasha Kurovska avec Elisa Mignot

Le Journal d'Olga et Sasha

“Solin”

“**SASHA ET OLGA KUROVSKA SONT UKRAINIENNES.** Elles ont 33 et 34 ans. Sasha vit à Kiev, où elle enseigne à nouveau. Olga est installée près de Paris depuis sept ans, elle est caviste, fine connaisseuse des vins français. La journaliste Elisa Mignot avait rencontré Olga en Ukraine juste après la révolution du Maïdan en 2014, elle étudiait le français à l’université. Dans la famille d’Olga et Sasha, on est à la fois francophile et francophone. Le père est professeur de français, la mère, ingénieure en énergie. Olga dit souvent de sa petite sœur qu’elle est un roc et Sasha dit de son aînée qu’elle est très sensible. Ce jeudi 24 février 2022, le jour où l’armée russe a envahi l’Ukraine, Elisa Mignot leur a demandé si elles étaient d’accord pour commencer un journal de bord, chacune de son côté. Depuis, elles écrivent ce qui est devenu leur quotidien. L’une à Kiev, cachée dans un parking souterrain, l’autre à Paris, attendre dans l’angoisse des nouvelles des siens.

Elles racontent à deux voix la guerre qui s'est abattue sur leur pays. Un conflit où chaque jour tout change et tout peut basculer.

En se confiant à Elisa, Olga et Sasha s'adressent à un public français plus large – celui d'abord des lecteurs de *M*, le magazine du *Monde* pendant cinquante semaines – avec l'envie profonde de faire connaître leur pays et ce qui s'y passe. Pour Elisa, ce journal est une façon d'informer autrement sur le conflit, en assumant une subjectivité, une incarnation très forte, afin de faire vivre par procuration les déflagrations intimes occasionnées par une guerre.

Comment garder vivant le témoignage de cette tragédie ?

Rien de mieux qu'un livre.

Réunir dans ce livre leur récit des cinquante premières semaines de l'invasion russe est né de l'envie, du besoin même, de continuer à partager. On sait depuis longtemps que raconter ne mettra pas fin à une guerre ni ne dissuadera les générations suivantes. Hélas. Mais une guerre est une grenade à fragmentation, dont les éclats sont visibles et invisibles. Il reste qu'il est important de pouvoir lire, au jour le jour, comment un conflit pèse sur les individualités, comment il se glisse dans les interstices de la vie et se diffuse dans les recoins de chacun. Pour rester sensibles et conscients.”

E. M. & M. P.